

AUGUSTIN COURNOT

PAR



M. G. TARDE

Quoique le nom de Cournot ait cessé d'être ignoré du monde savant, il est loin d'avoir atteint la célébrité à laquelle il a droit, et il me semble utile autant que juste d'appeler sur lui, sur sa doctrine encore moins connue que son nom, l'attention des penseurs, d'exposer et d'examiner le résultat de ses longues méditations solitaires et indépendantes. L'obscurité même où il a vécu a été pour sa pensée forte et libre une heureuse condition de développement; car les meilleurs fruits de l'esprit philosophique mûrissent à l'ombre, tandis qu'un rayon de gloire est nécessaire au plein épanouissement du génie poétique. Ronsard et Victor Hugo sans gloire ne seraient pas devenus Ronsard et Victor Hugo; mais Descartes, même inglorieux, Leibnitz ou Kant, même ignorés, auraient continué à ourdir leur toile philoso-

phique. C'est peut-être précisément parce que Cournot a été obscur toute sa vie qu'il a pu donner toute sa mesure. Plus le déroulement de sa pensée a été solitaire et autonome, plus il est intéressant de noter les points par lesquels elle a devancé son temps et pressenti les préoccupations du nôtre. Il a d'étranges lucidités de prévision. Il y aurait un grand intérêt à étudier ce que Cournot appelle simplement sa « philosophie de l'histoire » et à la comparer avec nos essais actuels de sociologie. S'il ne prononce jamais ce dernier mot, il est pourtant sociologue, et beaucoup plus profondément que nombre de ceux qui usent et abusent de ce nom.

Ce n'est pas là le seul côté instructif de sa doctrine, qui embrasse l'universalité du savoir. Il a tracé, peu après Comte, mais non d'après lui, dans son premier grand ouvrage de philosophie scientifique publié en 1851, un cadre et un tableau généalogique de toutes les sciences, y compris les sciences sociales, qui révèle une étude approfondie non seulement des mathématiques, de l'astronomie, de la physique, de la chimie, mais encore des sciences naturelles proprement dites et aussi du droit, de l'économie politique, de la linguistique et de la religion comparée. Ce tableau est repris et se représente avec un haut degré d'achèvement dans le *Traité des idées fondamentales*, paru en 1861, qui est un chef-d'œuvre. L'historien philosophe se déploie encore plus dans les 2 volumes intitulés *Considérations sur la marche des idées et des événements dans les temps modernes* (1872), œuvre touffue d'idées, inépuisable en aperçus subtils et en vues profondes. Je laisse de côté de grands travaux mathématiques et

aussi des ouvrages économiques dont j'aurai à parler à part.

Toute cette œuvre de Cournot est l'expression d'un positivisme original, dominé d'un idéalisme géométrique, tout leibnitzien et presque platonicien, mais nullement chimérique. Est-ce positivisme, à proprement parler, ou *criticisme* qu'il faut dire, mais non dans le sens Kantien du mot ? Il y a là, avant tout, une critique pénétrante et solide du fondement de nos connaissances, et de toutes les notions élémentaires sur lesquelles le génie des métaphysiciens s'est longtemps et stérilement exercé. A la différence des positivistes vulgaires, et aussi, on doit l'avouer, à la différence de Comte lui-même qui a toujours beaucoup trop méprisé, sous le nom de métaphysique, toutes les spéculations philosophiques et même la critique logique de nos facultés, notre auteur a compris l'importance de ces questions. L'un de ses mérites est de les avoir abordées par leur côté accessible, de les avoir traitées, je ne dirai pas scientifiquement, car il ne nous pardonnerait pas de confondre ce qui est du domaine de la science et du domaine de la philosophie, deux champs dont il a soigneusement planté les bornes — mais avec une logique philosophique formée par l'habitude des sciences et le maniement de bons instruments de précision. Comte a-t-il fait de la métaphysique sans le savoir ? On a agité cette question récemment à la *Société de philosophie*. Et M. Boutroux a résolu la question par l'affirmative. Il n'y a pas lieu de soulever le même problème à propos de Cournot : il a fait, *en un certain sens*, de la métaphysique si l'on veut, mais il a très bien su qu'il en faisait. Il y a deux sens du mot *métaphysique*, à mon avis, et deux

sens qui se complètent : un *sens analytique* ou *critique* et un *sens synthétique*. Par un côté, la métaphysique est l'analyse *critique* des idées fondamentales des sciences, de leur *outil*; par un autre côté, elle est une *synthèse hypothétique* des théories scientifiques, une *imagination systématique*. Or, Comte a été métaphysicien au second sens; chez lui déborde la faculté synthétique, qui est relativement faible chez Cournot; mais en revanche, Comte n'a jamais *critiqué* les notions dont il s'est servi, et Cournot a fait progresser plus que personne, à ma connaissance, cette critique, cette analyse nécessaire. — Si, par positivisme, on entend la confusion du conjectural et du certain ou l'exclusion dédaigneuse du premier et la prétention de nous réduire intellectuellement au second, c'est-à-dire à la vérité expérimentalement ou logiquement démontrée, Cournot, à coup sûr, n'est pas positiviste. Mais si le vrai positivisme, comme je le crois, consiste à savoir *douter*, douter de soi-même d'abord, et à ne jamais se payer de mots, à prendre les plus grandes précautions pour ne jamais s'abuser sur rien et surtout pour ne pas faire illusion à autrui, personne plus que Cournot n'a été positiviste. Il est impossible de porter plus loin que lui le souci d'exprimer avec une rigoureuse exactitude non seulement sa pensée mais le degré de foi qu'on a en elle. Personne non plus n'a tenu davantage à marcher sur le terrain solide des faits prouvés; mais il ne s'y enferme pas, et sait s'appuyer sur eux pour regarder au delà, ne serait-ce que pour reculer leur limite.

De toutes les formes que le positivisme a revêtues au cours du XIX^e siècle, il n'en est pas qui, plus que

celle de notre auteur, puisse être utilement rapprochée du système de Comte. Sa doctrine est d'ailleurs la seule qui, par la date de sa formation et par sa nature même, puisse être réputée indépendante de celle du grand sociologue français. En effet, celle de Spencer s'en est inspirée sans nul doute, si elle n'en dérive pas directement; et, à divers degrés, Taine et Renan ont respiré dans l'air ambiant les germes de positivisme que l'école comtiste avait contribué à y répandre. Quant à Cournot, qu'on veuille bien le lire, et on verra que sa pensée, tout en ayant souvent marché dans les mêmes sentiers qu'a suivis Comte, n'a nullement emboîté son pas. Quelque inégale qu'ait été la destinée de ces deux hommes, il y a entre eux des analogies et des différences pareillement instructives à noter. Ils sont contemporains : Comte est né en 1798, Cournot en 1801; et comme ils ont été l'un et l'autre d'une précocité remarquable, on peut dire que leur esprit a commencé à se former en même temps, vers les débuts de la Restauration, pour s'avancer dans des voies parallèles, à travers des études encyclopédiques, pendant une durée, il est vrai, beaucoup plus longue pour le second que pour le premier. En effet, passé la date de 1842, le système des idées de Comte s'arrête, se cristallise, et si, plus tard, sous l'inspiration d'un mystique amour, il est refondu par son auteur, magnifié en religion, en néo-catholicisme humanitaire, cette nouvelle fermentation, qui n'ajoute rien d'essentiel ou de fécond aux idées maîtresses de la doctrine tout en transfigurant son esprit, se termine en 1854, trois ans avant la mort de Comte, survenue en 1857. Mais la vie de Cournot s'est prolongée vingt ans de plus, jusqu'en

1877, et, jusqu'à sa mort, sa pensée, après avoir achevé vers 1850 l'esquisse de ses grandes lignes, est revenue sur ses premiers traits pour les parfaire, pour les enrichir de variantes et d'applications nouvelles suggérées par des lectures et des réflexions ininterrompues. A la différence de Comte, qui, dès sa jeunesse, s'est interdit, comme *hygiène cérébrale*, de lire aucun livre nouveau et d'ouvrir un journal, de peur de troubler la lente cristallisation de son édifice intérieur d'idées et de connaissances toujours les mêmes, Cournot, au contraire, étudiant et lisant sans cesse malgré ses mauvais yeux, s'est intéressé ardemment au mouvement social et politique de son temps, qui semble avoir été, depuis son enfance, son spectacle préféré : car il n'aimait guère le théâtre. Encore une différence avec Comte qui entendait avoir droit, comme grand-prêtre de la religion occidentale, à un fauteuil à l'Opéra. Les mémoires inédits de Cournot — dont je dois la communication à l'extrême obligeance de l'un de ses neveux — sont tout remplis de cette préoccupation dominante que je viens de dire.

Tous deux, Comte et Cournot, ont reçu une forte culture mathématique, l'un à l'École polytechnique, d'où il est sorti, par suite du licenciement de cette école, en 1816, l'autre à l'École normale, d'où il est sorti en 1822, pour une raison analogue, la dissolution de cette maison suspecte alors au pouvoir. Je ne me hasarderai pas à comparer les ouvrages de mathématiques qu'ils ont publiés. Tout ce que je puis dire, c'est que plusieurs géomètres des plus universellement célèbres, consultés par moi à ce sujet, ont été unanimes à donner une préférence marquée aux œuvres géomé-

triques de Cournot sur celles de Comte au point de vue de la profondeur et de la nouveauté des aperçus philosophiques. Le *Traité de calcul infinitésimal*, notamment, m'a dit l'un deux, a contribué à faire avancer cette branche supérieure des mathématiques. Le livre sur la *Correspondance de l'algèbre et de la géométrie* a mérité les mêmes éloges. Pour éditer et pour annoter, comme l'a fait Cournot dans sa jeunesse, les lettres d'*Euler à une princesse d'Allemagne*, il fallait joindre à un haut degré, suivant l'exemple de son maître favori Leibnitz, la sagacité du philosophe à la rigueur du géomètre et à l'érudition de l'historien des sciences. Du reste, quelle qu'ait été la diversité des cultures que son esprit s'est données plus tard, l'empreinte géométrique a subsisté en lui indélébile et lui a inspiré sa théorie de l'ordre et de la *raison* des choses qui imprime à toute sa philosophie je ne sais quel air platonique.

Sorti de l'École polytechnique, Comte rencontre un génie fou, Saint-Simon, qui lui inocule avec ce qu'il a de morbide ce qu'il a de génial et remue à fond son cerveau fermentescible. Ce contact décida de l'orientation de toute sa vie; et, bien que le maître et le disciple n'aient guère tardé à se brouiller, on doit regarder comme merveilleusement heureuse pour l'un comme pour l'autre cette rencontre qui permit aux idées troubles du maître de se clarifier, de se classer, de s'organiser, de s'épanouir magnifiquement, et procura au disciple l'occasion de déployer son génie organisateur. — Cournot, à sa sortie de l'École normale, a eu — dirai-je le bonheur? dirai-je la mauvaise chance? — de n'être pas violemment pelleversé et fécondé de la sorte. Mais lui aussi est resté soumis alors à une influence qui, si

elle a été plus calme et plus indirecte, a été plus prolongée : pendant quelques années, comme précepteur d'un jeune homme, surtout comme secrétaire et collaborateur du maréchal Gouvion Saint-Cyr dans la rédaction de ses mémoires militaires, il a vécu dans l'intimité de ce grand stratège, qui n'avait rien, lui, de fou ni de confus, et dont la trempe d'acier, la sévérité déductive, la froide hauteur, — où se reflétait, comme chez tous les principaux lieutenants de Napoléon, le type impérial — étaient bien faites pour impressionner fortement un jeune homme d'une nature, au fond, assez consonnante à la sienne. Rien qu'à regarder la photographie de Cournot, on se sent impressionné par cette physionomie un peu hautaine et sévère, par ce grand front, cette lèvre un peu dédaigneuse, cet air d'indépendance et de fierté. Il avait une tête énorme, il était grand et robuste, respirant la vigueur physique autant qu'intellectuelle. Pas la moindre anomalie organique ou physiologique en lui (sauf une assez grande faiblesse des yeux), pas la moindre trace de névrose ou de dégénérescence. C'est une intelligence très saine dans un corps très sain. Son écriture, serrée, dense, qui a été s'affinant, s'aiguissant, se condensant toujours davantage, révèle une pénétration incisive, une précision extrême, une acuité exceptionnelle de vision intellectuelle; et, avec cela, un trait final des mots qui monte et se recourbe avec un mouvement d'encensoir, semble refléter un penchant idéaliste très prononcé. Il y a, dans le hérissément inégal des lettres, beaucoup de ce que les graphologues appellent de la *sensibilité intellectuelle*, mais les lettres se tiennent droites, presque sans inclinaison, ce qui dénote, d'après la graphologie, peu de

tendresse de cœur, et une constante possession de soi. N'insistons pas, cependant, sur ces signes discutables. Dans un opuscule publié en 1830, par le jeune secrétaire sur le maréchal qui venait de mourir, on devine que les relations de ces deux hommes, semblablement graves et d'une stoïque froideur, ont dû être dépourvues de sympathie expansive, mais n'ont pu ne pas agir avec une certaine intensité sur le caractère de celui des deux qui était encore en voie de formation. De là, peut-être, le masque de froideur et de gravité dont Cournot, toute sa vie, recouvrit son cœur, peu sentimental d'ailleurs, et concentré dans les affections de famille. En cela, il diffère beaucoup d'Auguste Comte, qui est le plus passionné des penseurs. Il n'y a pas de femme qui ait joué le moindre rôle (je ne dis pas dans la vie de Cournot — je n'en sais rien, sauf qu'il a été marié) mais dans la conception de ses idées, aucun rôle comparable en tout cas à celui qu'ont joué M^{me} Comte et Clotilde de Vaux dans la vie et la pensée d'Auguste Comte. Cette attitude anti-féminine ou du moins cette volonté décidée de tenir la femme à l'écart du laboratoire mental et de soustraire les évolutions de l'intelligence aux agitations du cœur, n'a-t-elle pas quelque chose d'un peu napoléonien peut-être ? Cournot, cependant, est loin d'avoir aimé Napoléon, mais il l'a admirablement compris dans les quelques pages de ses livres qu'il lui consacra, et je crois bien que, sans ses longs entretiens avec Gouvion Saint-Cyr, il n'aurait pu pénétrer à ce point ce génie extraordinaire. Car, bien mieux que Taine, il l'a compris, et ce qu'il y a de mieux peut-être dans Taine à ce sujet, à savoir l'idée de voir en Napoléon un grand condottiere

de l'Italie du moyen-âge réapparu au XIX^e siècle, cette idée, je la trouve indiquée par Cournot bien des années auparavant. « Que l'on relise, dit-il (1), attentivement l'histoire de France, et, parmi tant de français célèbres dans les armes et dans la politique, on ne trouvera pas une figure qui ressemble, même de fort loin, à celui que l'on a appelé et qui s'est appelé lui-même l'homme du destin. Que l'on relise, au contraire, l'histoire de l'Italie avant son complet asservissement, et des Bonaparte à l'état d'ébauche, sur d'aussi petits théâtres que le théâtre du vrai Bonaparte était vaste, ne manqueront pas de frapper l'attention. »

Par ce court échantillon de son style, on peut s'apercevoir déjà que Cournot est un écrivain. Sa langue pure et forte, puisée aux meilleures sources du grand siècle, est d'une correction qui va jusqu'au purisme, et parfois d'une sorte d'éclat métallique propre aux géomètres lettrés (2). Il n'en est pas moins vrai que son style excellent, par un excès continu d'exactitude et de densité, qui le rend pour ainsi dire obscur à force de lucidités accumulées, a rebuté encore plus de lecteurs que celui d'Auguste Comte pour de toutes autres raisons. Sa phrase est toujours un bel arbre plein de

(1) *Considérations*, t. II, p. 394.

(2) Cournot est un *puriste* ; il fait un *erratum* tout exprès pour avertir qu'il a eu tort, quelque part, de laisser imprimer *parallélipède* au lieu de *parallélépipède*... Et beaucoup de lecteurs peut-être seront surpris que cette dernière forme soit la meilleure, ce qui est pourtant vrai. — Dans un autre ouvrage, il écrit une note pour se justifier d'avoir écrit au pluriel *les Boileaux*, *les Corneilles*, et se couvre de l'autorité de Voltaire :

« Louis fit des *Boileaux*, Auguste des *Virgiles*... »

sève, mais trop charpentée et trop touffue pour le commun des esprits. On y sent un homme dont la *poignée* ou la *brassée* mentale, pour ainsi dire, est beaucoup plus forte que la poignée ou la brassée ordinaire, et décourage les mains ou les bras qui veulent la saisir après lui. La phrase de Comte est touffue aussi de cette manière, mais encore plus par des surcharges inutiles d'épithètes et d'adverbes ; et, si elle est incorrecte, elle a au moins des bizarreries voyantes qui la signalent à la curiosité.

Je ne voudrais pas prolonger outre mesure ce parallèle. Cependant, je ne puis l'abandonner sans dire un mot de l'attitude respective de ces deux hommes à l'égard de la religion de leur pays. La marque ineffaçable du catholicisme, — qui semble prédisposer les penseurs à devenir sociologues comme le protestantisme les pousse à devenir psychologues — est fortement empreinte sur l'un et sur l'autre, en dépit de leur positivisme. Et l'un et l'autre ont fait effort pour concilier avec leur sentiment religieux, beaucoup plus exalté d'ailleurs chez Comte que chez Cournot, mais beaucoup plus profond peut-être chez Cournot que chez Comte, leur savoir encyclopédique. Mais Comte, génie éminemment constructeur, bien plus que critique, ne pouvait concevoir cette conciliation que sous la forme d'une combinaison intime, conforme à son besoin majeur d'unité systématique. Dès son premier grand ouvrage, purement positiviste à le lire superficiellement, on pouvait pressentir les tendances qui se sont épanouies dans le second : il n'a trouvé le repos mental que lorsqu'il a eu transfiguré son positivisme en un néo-catholicisme calqué sur l'ancien, et qu'il a eu donné à son édifice

d'idées un faux-air de cathédrale. Sans doute, sa passion finale pour Clotilde de Vaux a précipité cette reconstruction mystique, mais, si cet accident de sa destinée a déterminé cette crise, c'est à titre de cause simplement occasionnelle. Et une circonstance accidentelle qui bien plus que celle-là a dû agir en ce sens, c'est, dès le début de sa carrière, la traversée du milieu saint-simonien. Saint-Simon, homme du XVIII^e siècle par l'esprit, du XIX^e siècle par l'imagination et le cœur, gardait tous les préjugés irreligieux du temps de Voltaire et de Diderot, tout en sentant la nécessité d'une religion. De là pour lui le devoir d'en construire une de toutes pièces, toute rationnelle, et l'illusion — héritée du siècle précédent aussi — de croire à la possibilité de ces fabrications religieuses! Auguste Comte a été nourri là, dans ce foyer de mysticisme scientifique. L'espérance de devenir le fondateur de la religion de l'avenir.

Cournot, esprit plus critique qu'organisateur, plus porté aux lumineuses et pénétrantes analyses qu'aux ambitieuses synthèses, n'a jamais éprouvé le moindre désir de *dogmatiser* la science et d'ériger sa doctrine en culte. Il a, au contraire, cherché à délimiter avec le plus de précision possible le domaine scientifique et le domaine religieux, fondant cette distinction, non pas comme Spencer, sur celle du connaissable et de l'inconnaissable, ni même sur celle du connu et de l'inconnu, mais plutôt sur celle de l'idée et du sentiment de la raison et du cœur. Il a absolument défendu aux instincts religieux d'intervenir dans l'élaboration de ses idées scientifiques, et d'en troubler le libre cours. Il a localisé quelque part ces nobles instincts dans l'âme.

et ne veut ni qu'ils s'opposent, ni qu'ils se mêlent au travail logique de l'esprit. Il veut qu'ils s'y juxtaposent, et voit dans cette juxtaposition indépendante la condition essentielle de leur accord. Tout au plus pourrait-on deviner au fond de sa conception de l'Ordre universel, de la Raison des choses gouvernant souverainement, invisiblement, le tumulte des hasards et les poussant à leur insu dans leur voie (*fata viam inveniunt*), une inspiration théologique. — En somme, Cournot se place, pour juger les religions, au point de vue du véritable homme d'État qui voit en elles des forces sociales de premier ordre, d'un maniement extrêmement délicat. C'est, à vrai dire, le point de vue du Premier Consul, mais d'un Premier Consul infiniment moins despote et plus sage. Dans son ouvrage intitulé *Des institutions d'instruction publique en France*, publié en 1864, et où il a condensé tout le fruit de ses réflexions et de sa longue expérience comme inspecteur général de l'Université, il sonde, avec une sagacité admirable, avec un pressentiment lucide des difficultés où nous nous débattons, les rapports de la science et de la religion, de l'État et de l'Église, en matière d'éducation, et les causes de leurs conflits. Cet ouvrage, lu à présent, serait d'un intérêt plus vif qu'il n'a pu l'être à son apparition inaperçue.

Après avoir comparé Cournot à Comte, avec lequel il présente des similitudes plutôt extérieures qu'intrinsèques, — car, psychologiquement, ils forment un parfait contraste, — je devrais, pour le faire mieux connaître, le mettre en regard de natures d'esprit plus parentes de la sienne. Avec Renan, avec Ste-Beuve

même, je lui trouve, au fond, malgré la diversité de leurs voies, quelques affinités.

Il est, comme eux, plus analyste que constructeur, ai-je dit. On peut dire qu'il n'est pas inventif, en ce sens qu'il n'a pas l'*imagination puissamment synthétique* d'un Auguste Comte : ses tentatives de synthèse générale, bien qu'originales, ne sont pas, à mon sens, ce qu'il a laissé de plus solide. Sa théorie de la raison des choses, sa conception symétrique de l'ensemble des sciences — dont je parlerai ailleurs — sa conception aussi de l'*organisme social* (qu'il a été un des premiers à formuler), son application même des mathématiques à l'économie politique, idée très neuve quand il l'émit le premier, seront l'objet de beaucoup de nos critiques. Mais il a à un bien plus haut degré encore, l'*imagination analytique*, c'est-à-dire qu'il est par-dessus tout *intelligent*. Dans l'analyse et la critique, en effet, il est très inventif, il est fécond en hypothèses explicatives. Par exemple, il a ce qu'on pourrait appeler, pour employer la langue de M. Renouvier, un tour *uchronique* d'esprit; et, dans ses *Considérations*, il refait à chaque instant l'histoire réelle, il imagine, pour faire mieux comprendre les faits qui ont eu lieu, d'autres faits qui auraient pu avoir lieu et qu'il leur oppose. — Son imagination, en somme, est au service de sa critique. La prise puissante de son esprit s'exerce sur les nombreux éléments qu'il embrasse, plutôt pour les coordonner et les expliquer lumineusement que pour les accoupler étrangement et fertilement.

Il y a, dans la manière dont Cournot contourne amoureusement un sujet, quelque chose de la méthode de flexible étreinte propre à Renan ou à Sainte-Beuve, à

cela près qu'il n'est pas sceptique, mais critique, et ne se balance pas éternellement entre le *oui* et le *non*, mais finit toujours par conclure. Au *positivisme mou*, sans charpente, de Renan et de Sainte-Beuve, s'oppose le positivisme dogmatique, durement arrêté, d'Auguste Comte. Cournot a su allier à la flexibilité nuancée des deux premiers, à leur miroitement de pensée, la solidité osseuse d'un Comte. Il me semble aussi que, après avoir épuisé le dogmatisme d'un Comte et d'un Spencer, nous sommes bien préparés à goûter cette pensée fine et circonspecte. Entre le comtisme et le spencérianisme, entre ces deux grands systèmes également quoique diversement impérieux dans leur vigueur, cette forme intermédiaire de positivisme nuancé, souple et subtil, a fleuri obscurément, et c'est bien dommage. Car elle méritait d'être mieux accueillie.

Ce serait un problème assez curieux que de nous demander maintenant pourquoi Cournot a si peu réussi auprès du public, même auprès du public philosophique. Comment se fait-il que, parmi tant d'ouvrages de lui qui se sont suivis de 1838 à 1872, et qui remuaient les questions de philosophie naturelle, de philosophie sociale, d'économie politique, les plus intéressantes pour les esprits éclairés, pas un seul n'ait eu réellement du succès, si ce n'est auprès de quelques rares hommes éminents, tels que Taine et Vacherot, sans parler des géomètres? Dirai-je que Cournot a eu contre lui la plus mauvaise chance du monde, et la plus obstinée? Il se croirait peut-être obligé de protester pour l'honneur de ses principes contre mon explication s'il vivait encore; car il remarque plusieurs fois, — notamment à propos des catastrophes navales dont

les adversaires de la suprématie maritime de l'Angleterre ont été toujours victimes — que, lorsqu'une série de fâcheux hasards empêche toujours une chose d'avoir lieu, c'est la meilleure preuve que son inexécution n'est pas due au hasard, et qu'elle a une *raison* cachée. — Mais, pas plus en ce qui le concerne qu'à l'égard de l'*Armada*, de la *Hogue* ou de *Trafalgar*, je ne saurais admettre pleinement l'application qu'il fait de sa théorie de l'ordre et du hasard aux faits sociaux. Et je suis donc en meilleure position que lui pour le relever lui-même à ses propres yeux. Son malheur a été redoublé, en effet, par ce fait que ses propres théories lui interdisaient de s'indigner contre son adversité si persistante, puisque, d'après son penchant à justifier rationnellement la plupart des événements d'aspect fortuit, il devait logiquement se condamner lui-même pour avoir échoué, se sentir coupable de son insuccès. Mais, moi, précisément parce que je ne partage ses idées que moyennant force réserves, et que je fais beaucoup plus large la part de l'accidentel dans les faits humains, j'ai le droit de dire que ses échecs répétés ont été une injustice prolongée de sa destinée, et que, s'ils s'expliquent, ils ne se justifient pas.

En premier lieu, si les ouvrages de Cournot n'ont eu aucun retentissement dans le public philosophique, c'est pour une cause qui surprendra peut-être nos contemporains, mais à tort; c'est parce que, à vrai dire, le public philosophique, de son temps, n'existait pas; il n'existe, pourrait-on dire, que depuis la fondation de la *Revue Philosophique* par M. Ribot, en 1875 ou 1876. L'époque antérieure, où Cournot a produit, se caracté-

risait par l'étouffement de l'esprit philosophique sous le joug de l'éclectisme cousinien et de l'économisme classique. Toutes les fanfares de la renommée étaient alors accaparées par les écoles régnautes, et tout esprit original devait s'attendre à la conspiration du silence. Quand parurent les *Recherches mathématiques sur la théorie des richesses* et, plus tard, la réédition amplifiée du même ouvrage sous un titre plus court, aucun économiste ne daigna parler de ce livre dont l'originalité féconde est à présent reconnue par les économistes, surtout par les économistes étrangers. Une seule revue en dit un mot, et un mot dédaigneux. En revanche, les plus plates redites des maîtres consacrés étaient saluées par les acclamations de la presse. — Or, on peut bien dire, certainement, que ç'a été pour Cournot une mauvaise chance de publier ses écrits à une pareille époque : un peu plus tôt, un peu plus tard, il aurait trouvé bien plus d'échos. Quant au règne de l'éclectisme, pendant si longtemps, c'est bien aussi un fait accidentel, qu'il est difficile de juger rationnel.

Il est une autre cause des échecs réitérés de notre auteur : son horreur de toute espèce d'habileté littéraire, de tout ce qui peut sentir de près ou de loin le moindre charlatanisme. Que dire d'un écrivain qui, par scrupule d'exactitude dans les titres mêmes de ses ouvrages, les intitule si longuement : « *Essai sur les fondements de nos connaissances et les caractères de la critique philosophique. — Considérations sur la marche des idées et des événements dans les temps modernes, etc.* ». Il y a un degré élémentaire et nécessaire de réclame en fait de livres, qui consiste dans le choix d'un titre bref, net, frappant. Cet art a fait complètement

défaut à ce philosophe. — Il faut aussi savoir choisir son heure : imagine-t-on un homme qui, distraitement, fait paraître son premier grand ouvrage, celui où il a condensé vingt ans de réflexions, juste au moment du 2 décembre 1851 ! C'était vraiment jouer de malheur. — Enfin, il est bon aussi d'avoir quelques égards pour la légèreté du lecteur moyen ; et, s'il est très beau et très rare d'avoir pour unique souci, en écrivant, la vérité de la pensée et la sincérité de l'expression, c'est souvent très dangereux : on s'expose à n'être pas lu.

Mais, si Cournot a été peu lu, il a été *bien lu*, très bien lu, par son élite de lecteurs, par Taine, qui dit avoir appris la logique chez lui, par Vacherot, par M. Liard, l'éminent recteur actuel de l'Université de Paris, qui lui a consacré un élogieux article dans la *Revue des Deux Mondes*, en 1877. Et cela lui a suffi pour ne pas perdre foi en lui-même. J'ai été heureux de trouver dans ses mémoires un passage plein d'une fierté triste où il se rend à lui-même la justice que ses contemporains lui ont refusée. « Mes ouvrages, dit-il, accueillis avec estime, mais qui se sont pour la plupart peu vendus, en France surtout, contiennent tous plus ou moins d'aperçus neufs, propres à élucider, mieux qu'on ne l'avait encore fait, le système général de nos idées. Ce sera à la postérité de voir s'il lui convient de ratifier ce complaisant témoignage que l'auteur se rend à lui-même, ou de laisser ses rêveries dans l'oubli ». Ses rêveries : assurément le terme est modeste.
